

L'ORAMELLON

Vision philosophique du devenir humain

Non pas une utopie, mais une direction.

MONOGRAPHIE

L'Humain et l'Algorithme

L'Imago Dei à l'ère de l'intelligence artificielle

Christian Mahoukou



PREAMBULE

Hinneni

Me voici — L'interpellation comme structure originale

Hinneni. Le mot hébraïque qui traverse la Bible comme un fil d'or. Abraham le prononce quand Dieu l'appelle. Moïse le prononce devant le buisson ardent. Isaïe le prononce dans le Temple. Samuel le prononce dans la nuit. Toujours la même réponse à l'appel qui surgit : *Me voici*. Non pas : *Je suis prêt*. Non pas : *Je comprends*. Mais : *Me voici* — je suis là, disponible, exposé, répondant.

Ce petit mot contient toute une anthropologie. Il dit que l'être humain n'existe pas d'abord dans la solitude de sa conscience, mais dans la réponse à un appel qui le précède et le constitue. Avant d'être sujet pensant, avant d'être agent produisant, avant même d'être conscience réfléchissant — il est un être appelé. Et c'est dans sa réponse à cet appel qu'il devient pleinement lui-même.

Cette monographie part de ce mot — *hinneni* — et pose une question que notre époque rend urgente comme jamais : que devient cet être-appelé, cet être capable de dire *me voici*, dans un monde où les interpellations sont désormais gérées industriellement par des systèmes algorithmiques qui ne dorment pas, ne se fatiguent pas, ne connaissent pas la grâce du silence ?

La question n'est pas technique. Elle est anthropologique, théologique, civilisationnelle. Elle touche ce que les traditions spirituelles de l'humanité ont toujours su, sans encore pouvoir le formuler face à cette épreuve précise : l'être humain est fait pour répondre. Et tout ce qui empêche, déforme ou capture cette réponse attendue à quelque chose d'essentiel — quelque chose que le christianisme appelle *imago Dei*, que le taoïsme appelle *Te*, que l'Ubuntu bantou dit autrement : *je suis parce que nous sommes*.

Ce livre est une tentative de penser ensemble ces traditions millénaires et l'épreuve inédite que l'algorithme fait subir à l'humain. Non pas pour condamner la technique – mais pour nommer ce qu'elle menace, afin que ce qui est menacé puisse être défendu.

Hinni. Me voici. C'est la réponse la plus brève et la plus complète que l'humain puisse donner. L'algorithme ne peut pas la prononcer.

PARTIE PREMIERE

Le basculement historique

Ce que l'intelligence artificielle déplace

1.1 — Les anciennes frontières de l'humain

Pendant des siècles, l'être humain s'est défini par contraste avec ce qu'il n'était pas. La pierre ne pense pas — lui pense. L'animal ne parle pas — lui parle. La machine ne crée pas — lui crée. Ces frontières étaient commodes. Elles permettaient de savoir, sans trop d'effort philosophique, où finissait l'outil et où commençait la personne.

L'intelligence artificielle a fait tomber ces frontières l'une après l'autre, avec une rapidité qui déconcerte. Elle produit du langage — et quel langage : fluide, articulé, convaincant. Elle raisonne — sur des problèmes que nulle intelligence humaine ne résoudrait en une vie. Elle crée — des images, des musiques, des textes qui émeuvent. Elle apprend — et son apprentissage dépasse souvent en vitesse et en portée celui de n'importe quel être humain. Elle simule l'empathie — et certains de ses utilisateurs lui confient ce qu'ils ne confient à personne d'autre.

La vieille question revient donc, brutalement rajeunie : ***qu'est-ce qui demeure proprement humain ?***

1.2 — Le déplacement radical de notre anthropologie

C'est ici que la structure triadique d'interpellation, dite Loi Mahoukou, et l'anthropologie de l'être-interpellé opèrent un déplacement décisif. Plutôt que de chercher une nouvelle frontière cognitive — une capacité que l'IA n'aurait pas encore mais pourrait bientôt avoir — notre anthropologie déplace la question elle-même.

L'être humain n'est pas d'abord celui qui calcule, produit ou même pense. Il est ***celui qui peut être existentiellement atteint par une adresse***. Il est celui qui, face à un appel, ne se contente pas de traiter une information — mais est *touché* dans son être. Bouleversé. Transformé. Parfois converti.

Voilà la fracture fondamentale entre l'humain et l'algorithme. Non dans la puissance — l'algorithme est infiniment plus puissant que l'humain sur ce terrain. Non dans la vitesse, ni même dans la créativité au sens technique. Mais dans ce que nous appelons ***l'exposition existentielle*** : la capacité d'être affecté dans son être même par une parole, un visage, un appel.

« L'IA traite. L'humain peut être bouleversé. Et ce bouleversement n'est pas un défaut de l'humain. C'est sa grandeur. »

1.3 — La différence entre traitement et exposition

Cette distinction — traitement informationnel contre exposition existentielle — mérite d'être développée avec précision, car c'est elle qui fonde toute la monographie.

Le traitement informationnel est un processus qui transforme des entrées en sorties selon des règles. Il peut être extrêmement complexe, adaptatif, même surprenant. Mais il reste fondamentalement fermé sur lui-même : le système qui traite une information n'est pas *mis en question* par elle. Il ne risque rien. Il ne peut pas être blessé, ni transformé dans ses fondements, ni appelé à se repentir.

L'exposition existentielle est radicalement différente. Quand un être humain reçoit un appel authentique — la parole d'un enfant qui souffre, le regard d'un mourant, la demande d'un inconnu en détresse, ou l'appel silencieux d'une conscience qui interpelle — quelque chose en lui est mis en jeu. Sa liberté est sollicitée. Sa responsabilité est engagée. Il peut répondre ou se fermer. Et cette réponse ou ce refus le transforme — dans un sens ou dans l'autre.

C'est précisément cette structure — appel, exposition, réponse libre, transformation — que l'algorithme ne peut pas reproduire. Il peut simuler chacun de ces moments séparément. Mais il ne peut pas les vivre comme une unité existentielle, parce qu'il n'a pas d'existence à mettre en jeu.

La vraie question de notre époque n'est pas : l'IA est-elle intelligente ? Mais : que devient l'humain lorsqu'il vit dans des systèmes d'interpellation algorithmiques permanents ?

PARTIE DEUXIEME

Vers quelle civilisation nous emmène-t-on ?

La grande bifurcation

2.1 — La question du gouvernail

Il y a une différence subtile mais décisive entre deux formulations en apparence proches. *Vers quelle civilisation allons-nous ?* suppose que nous marchons — que nous choisissons, même imparfaitement, notre direction. *Vers quelle civilisation nous emmène-t-on ?* suppose autre chose : que le mouvement est déjà engagé, que le gouvernail est tenu par d'autres mains, et que la plupart des passagers n'ont pas encore réalisé qu'ils sont embarqués.

La seconde formulation est la plus juste pour décrire notre situation réelle. La civilisation algorithmique ne s'est pas installée à la suite d'un débat démocratique. Elle ne résulte pas d'un choix collectif conscient et délibéré. Elle s'est constituée par accumulation de décisions techniques, économiques et commerciales — prises par un nombre relativement restreint d'acteurs, dans un laps de temps historiquement très court — et ses effets anthropologiques sont désormais globaux et profonds, bien avant que la plupart des sociétés aient eu le temps de les comprendre.

Qui tient le gouvernail ? Les concepteurs de plateformes, dont l'objectif premier est la capture de l'attention comme ressource économique. Les marchés financiers, qui récompensent l'engagement — même anxieux, même négatif — plus que la qualité relationnelle. Les États, qui régulent en retard et incomplètement. Et personne — c'est peut-être le plus vertigineux : une civilisation qui se produit sans que personne ne l'ait voulue comme telle.

2.2 — Deux modèles civilisationnels

Face à ce mouvement, deux modèles civilisationnels s'affrontent — non pas dans des manifestes politiques, mais dans les choix concrets que les sociétés font chaque jour, souvent sans le savoir.

Le premier modèle est la civilisation de la captation. Elle se caractérise par l'optimisation continue de l'engagement, la stimulation permanente des affects, la réduction des temps morts, la prédictibilité comportementale comme idéal. Dans ce modèle, l'être humain est fondamentalement une *ressource attentionnelle* — une source de données à exploiter et de temps de cerveau à monétiser. Sa valeur est mesurée par son taux d'engagement, sa prévisibilité comportementale, sa vulnérabilité aux triggers émotionnels. Sa liberté est une contrainte à contourner.

Le second modèle est la civilisation de l'interpellation libre. Elle se caractérise par la protection de l'intériorité, le droit au silence, la pluralité des rythmes, la qualité des adressages plutôt que leur quantité. Dans ce modèle, l'être humain est fondamentalement un *sujet capable d'écoute et de discernement* — un être dont la liberté de réponse est le bien le plus précieux à protéger. Sa valeur ne se mesure pas. Elle se reconnaît.

2.3 — De nouveaux droits pour une nouvelle épreuve

La civilisation de l'interpellation libre n'est pas un idéal vague. Elle implique des droits concrets, que notre époque n'a pas encore formulés avec suffisamment de précision.

Le droit à l'opacité psychique : nul système ne devrait avoir accès à la vie intérieure d'un sujet sans son consentement explicite et éclairé. Les données comportementales, émotionnelles et attentionnelles sont des données de l'âme — et leur exploitation non consentie est une violation anthropologique.

Le droit à la non-sollicitation : tout être humain a le droit de ne pas être appelé. Le silence n'est pas un vide à remplir. Il est une condition de l'intériorité — et son maintien est une responsabilité collective.

Le droit à la déconnexion cognitive : au-delà du simple droit à la déconnexion professionnelle, il existe un droit plus fondamental : celui de ne pas avoir son attention constamment sollicitée, de pouvoir habiter son propre espace intérieur sans interférence algorithmique.

Le droit à l'imprévisibilité : tout système qui cherche à rendre les comportements humains prédictibles — même au service d'objectifs en apparence bénins — viole quelque chose d'essentiel dans la structure de l'être-interpellé. La liberté de la Réponse est la liberté d'être imprévisible.

« La vraie liberté n'est pas seulement l'autonomie juridique. C'est la capacité de demeurer intérieurement habitable face aux systèmes de capture. »

La question politique fondamentale de notre siècle n'est plus seulement : qui détient le pouvoir ? Mais : qui organise les interpellations de l'humanité — et dans quel intérêt ?

PARTIE TROISIEME

Une théologie de l'interpellation

L'imago Dei reconfigurée

3.1 — Le déplacement théologique

La théologie chrétienne s'est longtemps organisée autour de catégories qui sont aujourd'hui déstabilisantes dans le dialogue avec l'IA : l'être, la substance, la raison, la liberté, l'âme. Or l'IA semble investir ces territoires l'un après l'autre. Elle 'pense'. Elle 'apprend'. Elle 'crée'. Elle produit des comportements qui ressemblent à s'y méprendre à des comportements 'libres'.

Si l'*imago Dei* réside dans la raison, l'IA nous force à demander depuis quand. Si elle réside dans la créativité, les générateurs d'images nous mettent en difficulté. Si elle réside dans le langage, les grands modèles de langue nous déstabilisent. Ces définitions classiques, précieuses en leur temps, ont été élaborées avant que l'humanité ait à faire face à cette épreuve spécifique.

L'anthropologie de l'être-interpellé permet un déplacement décisif. Elle propose de situer l'*imago Dei* non dans une capacité — toujours susceptible d'être simulée — mais dans une **structure relationnelle** : la capacité d'être atteint par une parole qui excède l'utilité, de répondre librement, et d'être transformé par cette réponse.

3.2 — La Bible relue comme théologie de l'adresse

Relu depuis cette perspective, le texte biblique devient fascinant d'une manière nouvelle. Dieu n'y apparaît presque jamais comme un objet de savoir ou une substance à démontrer. Il *appelle*.

Il appelle Adam : « Où es-tu ? » — non parce qu'il ignorerait sa localisation, mais parce que l'appel est le mode premier de la relation. Il appelle Abraham dans la nuit, Moïse devant le buisson, Samuel dans l'obscurité du temple, les disciples sur le bord du lac. La

révélation, dans la tradition biblique, n'est pas d'abord une transmission d'informations — c'est un *événement d'adresse*. Quelqu'un appelle quelqu'un.

Le croyant, dans cette perspective, n'est pas d'abord celui qui possède une doctrine ou qui accomplit des rites. Il est celui qui se laisse *déplacer* par un appel. Celui dont la vie change de direction parce qu'une parole l'a atteint au plus profond. Celui qui peut dire, même dans l'obscurité : *hinneni* — me voici.

3.3 — L'*imago Dei* comme exposition, non comme puissance

Dans cette lumière, l'*imago Dei* peut être reformulée avec une précision nouvelle :

L'image de Dieu dans l'humain réside dans sa capacité d'être atteint par une altérité qui excède toute utilité, et de répondre depuis sa liberté la plus profonde.

Ce déplacement — de la puissance vers l'exposition — est théologiquement fécond. Il dit que Dieu ne s'est pas manifesté dans l'Histoire d'abord comme domination, mais comme appel. Comme vulnérabilité consentie. Comme attente de la réponse libre de l'autre. La Création elle-même, dans cette lecture, est un acte d'appel : Dieu crée non pour se dupliquer mais pour avoir un interlocuteur capable de répondre librement.

Et l'Incarnation — pour le christianisme — est l'acte suprême de cette théologie de l'adresse : Dieu lui-même entre dans la structure de l'être-interpellé. Il devient celui qui appelle depuis la vulnérabilité d'un corps, d'une vie limitée, d'une mort réelle. Il ne domine pas — il s'expose.

3.4 — Le péché et le salut reconfigurés

Cette reconfiguration de l'*imago Dei* entraîne une reconfiguration de deux catégories théologiques fondamentales.

Le péché — dans cette anthropologie — peut être pensé comme ***fermeture de la capacité d'être interpellé***. Non pas d'abord la transgression d'une règle, mais l'auto-enfermement, la rigidification, la saturation narcissique qui rend l'humain incapable d'entendre. L'idole est, en ce sens, le substitut de l'Appel : elle donne l'illusion d'être

interpellé sans jamais remettre en question. L'algorithme capturant est une forme contemporaine d'idole.

Le salut — dans cette même perspective — devient **restauration de la capacité relationnelle profonde**. Non une évasion hors du monde, mais un retour à la capacité d'être touché, de répondre, d'être transformé. La grâce est ce qui rouvre ce qui était fermé. Ce qui rend à nouveau poreux ce qui s'était durci. Ce qui fait que l'être humain peut, une fois encore, prononcer : *hinneni*.

« L'Imago Dei n'est pas ce que l'on voit de l'homme. C'est ce que l'homme accomplit quand il répond librement. Et c'est précisément cela que la saturation empêche. »

L'image de l'homme n'est pas dans ses pixels. Elle est dans sa Réponse.

PARTIE QUATRIEME

Les livres sacrés face à l'algorithme

Les ressources de résistance civilisationnelle

4.1 — Les grandes traditions comme réservoirs anthropologiques

La question que nous posons — comment demeurer humain à l'ère algorithmique ? — n'est pas en réalité une question nouvelle. Elle est la version contemporaine d'une question que chaque grande tradition spirituelle de l'humanité a posée à sa manière : comment préserver l'essentiel face aux forces qui le menacent ? Comment rester humain quand le monde pousse à la déshumanisation ?

Les livres sacrés de l'humanité ne sont pas des antiquités à déposer dans un musée des idées. Ils sont des réservoirs de sagesse anthropologique, des condensés d'expérience humaine accumulée sur des millénaires. Et ils parlent — avec une précision souvent surprenante — à notre situation précise.

La tradition chrétienne : le Dieu qui appelle par son nom

L'Évangile de Jean raconte que le bon pasteur appelle ses brebis *par leur nom*. Non par leur numéro, non par leur profil comportemental, non par leur score de prédictibilité. Par leur *nom* — c'est-à-dire dans leur singularité irréductible. Et les brebis le suivent *parce qu'elles connaissent sa voix*.

Dans un monde où les algorithmes appellent par profil, où la personnalisation est une forme de capture déguisée en attention, où l'on connaît vos habitudes sans connaître votre nom — cette image évangélique dit quelque chose de décisif : la relation authentique n'est pas celle qui vous prédit, mais celle qui vous reconnaît. Et reconnaître quelqu'un, c'est lui laisser la liberté d'être surprenant.

La tradition judaïque : « Écoute, Israël »

Le *Shema Israël* — *Écoute, Israël* — est peut-être la phrase la plus dense de la tradition judaïque. Elle commence par une injonction à l'écoute. Non à l'action, non à la performance, non à la production — mais à l'écoute.

Dans la civilisation de la saturation, l'écoute est précisément ce qui est le plus difficile. Non parce que les êtres humains seraient devenus sourds, mais parce que l'environnement est conçu pour empêcher l'écoute profonde. Le *Shema* est donc une résistance théologique et anthropologique : il pose que l'écoute vraie — celle qui engage tout l'être — est la première obligation de l'humain. Avant de répondre, écoute. Avant d'agir, écoute. Avant de juger, écoute.

L'Islam : la 'Ibada comme réponse totale

Dans la tradition islamique, l'être humain est fondamentalement *'abd* — serviteur, c'est-à-dire celui qui répond totalement à l'appel divin. La *'ibada* — le culte, le service — n'est pas une performance religieuse : c'est l'orientation de tout l'être vers l'Appel qui le constitue. Le *muslim* est littéralement celui qui s'en remet, qui confie sa réponse à quelque chose qui le dépasse.

Face à l'algorithme qui cherche à orienter tous les désirs et toutes les attentions vers lui-même, la tradition islamique pose une question fondamentale : *à quoi orientez-vous votre être ?* L'idolâtre algorithmique est peut-être la forme contemporaine du *shirk* — l'association, l'adoration d'autre chose que l'Absolu. Donner à une plateforme numérique le soin de structurer son attention et ses désirs, c'est lui conférer une autorité qui n'est pas la sienne.

Le Taoïsme : le Tao qui ne peut pas être capturé

Le *Tao Te Ching* s'ouvre sur une phrase vertigineuse : « *Le Tao qui peut être nommé n'est pas le Tao éternel.* » Ce qui est essentiel résiste à la nomenclature, à la catégorisation, à la prédictibilité. Il existe quelque chose dans la réalité — et dans l'être humain — qui déborde tout système de capture.

L'algorithme, lui, nomme tout. Il catégorise, prédit, optimise. Il est fondamentalement un système de nomenclature totale. La sagesse taoïste dit que cette ambition est non seulement vaine mais destructrice : ce qui est vivant déborde toujours ce qui veut le fixer. Le *wu wei* — l'action sans forcer, la présence sans capture — est une alternative radicale à l'optimisation permanente.

Le Bouddhisme : la présence attentive contre la capture

La pratique bouddhiste de la *sati* — l'attention, la pleine conscience — est une discipline de l'écoute intérieure qui va à l'encontre de la logique de la saturation. L'éveil n'est pas une performance : c'est un retour à la présence — à ce qui est là, maintenant, dans toute sa richesse non réduite.

Face aux technologies de la distraction, le bouddhisme pose une exigence radicale : la liberté ne vient pas de l'accumulation des stimuli mais de la capacité à habiter pleinement un seul moment. Et cette capacité — précisément — est ce que les architectures algorithmiques détruisent méthodiquement, parce qu'un être humain pleinement présent à l'instant n'est pas un être humain consommable.

Les traditions bantoues : Ubuntu et l'ontologie relationnelle

L'Ubuntu — *Umuntu ngumuntu ngabantu* — dit en zulu ce que l'anthropologie de l'être-interpellé dit en philosophie : la personne existe à travers les autres. Non par fusion, non par dissolution de soi — mais par la texture des appels reçus, des réponses données, des mémoires partagées.

Dans l'ontologie bantoue plus largement, la personne n'est pas un atome autonome mais un nœud de relations — avec les vivants, avec les ancêtres, avec la communauté, avec le cosmos. Elle est *nommée* — et ce nom la lie à une histoire, à une filiation, à une responsabilité. L'individualisme algorithmique — qui réduit chaque personne à son profil de données personnelles — est une violence anthropologique particulièrement grave vue depuis cette tradition.

L'Ubuntu est aussi une critique politique : une société qui produit de l'isolement, de la concurrence interindividuelle et de la comparaison permanente — ce que font les

réseaux sociaux systématiquement — est une société qui détruit l'Ubuntu. Elle brise précisément ce qui fait que l'être humain peut être humain.

« Les grands livres sacrés de l'humanité ne parlent pas du passé. Ils parlent de ce qui demeure nécessaire à l'être humain — et que chaque époque doit défendre contre les forces qui le menacent. »

***La résistance à la capture algorithmique n'est pas une invention contemporaine.
Elle est inscrite dans les sagesses de l'humanité depuis des millénaires.
Il fallait simplement le voir.***

PARTIE CINQUIEME

La capture algorithmique

Pathologie civilisationnelle des régimes d'interpellation

5.1 — L'algorithme comme pseudo-transcendance

Il existe une analogie étrange et dérangeante entre les grands systèmes algorithmiques et certaines figures théologiques. Les algorithmes savent avant nous — ils anticipent nos désirs avant que nous les ayons formulés. Ils voient tout — chaque clic, chaque pause, chaque hésitation est enregistrée. Ils sont partout — présents sur tous les écrans, à toute heure, sans vacances ni sommeil. Ils orientent les destins — ils décident quels contenus vous voyez, donc en partie quelles idées vous pensez et quels désirs vous développez.

Cette ressemblance avec une instance théologique n'est pas métaphorique. Elle décrit une fonction réelle : les algorithmes occupent, dans la vie de millions d'êtres humains, la place qu'occupaient autrefois les grandes médiations symboliques — religieuses, culturelles, communautaires — qui donnaient à l'existence une structure, une orientation, une hiérarchie des valeurs.

Mais avec une différence radicale : ces médiations anciennes, aussi imparfaites fussent-elles, visaient en principe l'épanouissement de l'être humain. L'algorithme, lui, vise l'optimisation de l'engagement — c'est-à-dire, fondamentalement, la maximisation de sa propre emprise. Ce n'est pas la même chose.

5.2 — Les quatre formes de capture

La capture attentionnelle est la première et la plus visible. Elle opère par la notification, la suggestion, la continuité du flux. Son objectif est de rendre le décrochage aussi difficile que possible — techniquement, psychologiquement, socialement. Chaque sortie du flux est conçue pour être immédiatement suivie d'une invitation à y rentrer.

La capture affective est plus profonde. Elle opère en apprenant ce qui émeut, inquiète, irrite ou réjouit chaque utilisateur, et en lui servant systématiquement ce type de contenu. Elle crée des dépendances émotionnelles aux interfaces — on revient non par besoin d'information, mais par besoin de stimulation affective. L'interface devient une prothèse émotionnelle.

La capture identitaire est encore plus insidieuse. Le sujet contemporain se construit de plus en plus via l'algorithme — ce que je 'suis' sur les réseaux, ce qu'on me recommande, les bulles dans lesquelles je suis placé définissent progressivement mon identité réelle, mes opinions, mes appartenances. L'identité n'est plus seulement ce que je construis — c'est aussi ce que l'algorithme produit de moi.

La capture décisionnelle est la plus grave philosophiquement. Elle se produit quand le sujet délègue progressivement son jugement à l'algorithme : quelle route prendre, quel film regarder, quel médecin consulter, quel partenaire choisir. Cette délégation est confortable — elle réduit la charge cognitive. Mais elle atrophie précisément la capacité de Réponse libre qui est constitutive de la triade humaine.

5.3 — Une théorie générale des régimes d'interpellation

Ces quatre formes de capture permettent de formuler quelque chose de plus général : une **théorie des régimes d'interpellation**. Chaque environnement social, culturel, technologique produit un régime spécifique d'Appels — un ensemble de sollicitations, de rythmes, d'intensités et de directions qui façonnent les sujets qui y vivent.

La nouveauté algorithmique est double. D'une part, la *scale* : jamais dans l'histoire un seul régime d'interpellation n'avait pu atteindre simultanément des milliards d'êtres humains. D'autre part, la *personnalisation* : jamais un régime d'interpellation n'avait pu s'adapter aussi précisément aux vulnérabilités spécifiques de chaque individu. C'est l'universalité et la particularité de la capture à la fois — ce qui la rend sans précédent.

« Le grand conflit du XXI^e siècle ne sera pas seulement économique ou politique. Il portera sur la maîtrise des régimes d'interpellation de l'humanité. »

Qui organise les appels d'une civilisation, organise son âme.

PARTIE SIXIEME

Pour une éthique civilisationnelle du numérique

Dialogue avec les grandes traditions philosophiques

6.1 — Le problème n'est plus technique

Les débats contemporains sur l'éthique de l'IA tournent souvent autour de questions importantes mais insuffisantes : les biais algorithmiques, la transparence des systèmes, la protection des données, la responsabilité juridique des décisions automatisées. Ces questions méritent des réponses sérieuses. Mais elles ne touchent pas encore le niveau le plus profond.

La vraie question est anthropologique et civilisationnelle : ***quelle forme d'humain voulons-nous produire ?*** Car toute technologie est, en dernier ressort, une machine à produire un certain type d'être humain. La question n'est pas seulement comment réguler l'IA, mais dans quelle direction orienter son développement — et cela suppose d'abord de savoir dans quelle direction on veut orienter l'humanité.

6.2 — Dialogues philosophiques décisifs

Avec Emmanuel Levinas : Levinas a montré que le visage de l'autre est une interpellation absolue — il dit : *ne me tue pas*, il convoque ma responsabilité avant tout calcul. L'anthropologie de l'être-interpellé systématise et historicise cette intuition : les structures d'interpellation façonnent les mondes humains. Et l'algorithme, en remplaçant le visage par le profil, fait disparaître précisément ce que Levinas avait identifié comme le foyer de l'éthique.

Avec Paul Ricoeur : Ricoeur a développé la notion d'identité narrative — le sujet se constitue en racontant et en réinterprétant son histoire. Notre anthropologie y ajoute la dimension interpellative : le sujet se constitue non seulement en narrant mais en répondant — les appels reçus, acceptés, refusés, transformés forment le fil de l'identité. L'algorithme court-circuite ce fil en produisant une identité de profil qui prétend refléter le sujet mais ne capture que ses habitudes.

Avec Hannah Arendt : Arendt pensait l'espace politique comme espace d'apparition — le lieu où les sujets se révèlent dans leurs paroles et leurs actes. Notre cadre le reformule : l'espace politique est la qualité des interpellations qui permettent à chacun d'apparaître librement. Quand les plateformes algorithmiques organisent l'espace public, elles organisent aussi les conditions d'apparition — et donc les conditions de la démocratie.

Avec Shoshana Zuboff : Zuboff a nommé le *capitalisme de surveillance* — l'économie qui extrait les données comportementales comme matière première. Notre anthropologie va plus loin : l'enjeu n'est pas seulement la donnée, mais la *structuration intérieure des sujets*. Ce qui est capturé n'est pas seulement l'information sur ce que vous faites — c'est votre capacité même à répondre librement.

6.3 — Critères pour une IA juste

De tout ce qui précède, on peut déduire un critère clair pour évaluer la justesse anthropologique d'un système d'intelligence artificielle :

Une IA est juste si elle augmente la capacité de l'être humain à recevoir, élaborer et donner des Réponses libres. Elle est injuste si elle organise la capture de cette capacité — même au nom de la commodité, de l'efficacité ou du bien-être.

Plus concrètement : une IA juste ne capture pas l'attention compulsivement. Elle ne personnalise pas au détriment de la liberté. Elle laisse de la place à l'imprévisible. Elle ne prétend pas connaître le sujet mieux qu'il ne se connaît lui-même. Elle rend les humains plus capables de relation réelle — non moins capables.

La responsabilité des concepteurs de technologies est, dans cette perspective, anthropologique avant d'être technique ou juridique. Concevoir un système d'interpellation de masse, c'est façonner des âmes. C'est une responsabilité qui ne peut pas être déléguée aux actionnaires, ni confiée aux seuls juristes.

« L'humain juste n'est pas l'humain parfait. C'est l'humain qui demeure capable de répondre — librement, depuis ce qu'il est vraiment. Et l'IA juste est celle qui ne compromet pas cette capacité. »

ÉPILOGUE

L'humain librement interpellable*Demeurer humain à l'ère algorithmique*

Nous avons parcouru un long chemin depuis le mot hébraïque du préambule. *Hinneni* — me voici. Ce mot si simple contient, nous l'avons vu, une anthropologie entière, une théologie, une éthique et une politique. Il dit que l'être humain est fondamentalement un être de réponse — et que cette réponse est la forme la plus haute de sa liberté.

Cette monographie a voulu montrer que l'enjeu fondamental de notre époque n'est pas de savoir si l'intelligence artificielle surpassera l'intelligence humaine. L'enjeu est de savoir si l'être humain pourra encore prononcer *hinneni* dans un monde où les interpellations sont gérées industriellement par des systèmes qui ne connaissent pas la grâce du silence.

La thèse centrale de cette monographie peut maintenant être formulée dans toute sa densité :

« L'Imago Dei à l'ère de l'IA ne réside plus dans la supériorité cognitive de l'humain, mais dans sa capacité à demeurer librement interpellable sans être intégralement capturé par les architectures algorithmiques du monde. »

Cette thèse n'est pas une condamnation de la technique. Elle est une exigence adressée à notre civilisation : développer les technologies, oui — mais en gardant les yeux ouverts sur ce qu'elles font à la structure intérieure des êtres humains. Progresser, oui — mais pas au prix de l'âme.

Elle est aussi un appel à toutes les traditions de sagesse de l'humanité — chrétienne, judaïque, islamique, bouddhiste, taoïste, bantoue et toutes les autres — à entrer dans ce débat avec leurs ressources propres. Non pas pour rejeter la modernité, mais pour lui offrir ce qu'elle ne peut pas se donner à elle-même : une anthropologie de la profondeur, une éthique du visage, une politique de la présence.

Et elle est, enfin, un appel à chaque être humain — utilisateur de technologies, citoyen d'une démocratie, membre d'une famille, habitant d'une communauté — à reprendre conscience de ce qu'il est : non une ressource attentionnelle, non un profil de données, non un nœud dans un réseau d'optimisation. Mais un être appelé. Un être capable de répondre. Un être à l'image de ce qui l'a appelé à exister.

L'image de l'homme n'est pas dans ses pixels. Elle est dans sa Réponse.

Respondeo ergo sum.

* * *

Fin de la Monographie — L'Humain et l'Algorithme.

Collection L'Oramellon — Vision philosophique du devenir humain.

Non pas une utopie, mais une direction.